

**DISCOURS DE SON EXCELLENCE DIDIER RATSIRAKA,  
PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE DE MADAGASCAR,  
EN REPONSE AUX VŒUX PRONONCES PAR LE DOYEN  
DU CORPS DIPLOMATIQUE**  
*(Iavoloha, le 12 Janvier 2001)*

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Les vœux pleins d'humanisme et d'amitié, qu'au nom du corps diplomatique et consulaire, vous venez de m'adresser, m'ont profondément touché. Ils me vont droit au cœur et, à travers mon humble personne, ils vont aussi droit au cœur de chaque Malgache.

Je vous en remercie bien infiniment et, en retour, je vous prie de bien vouloir transmettre mes souhaits les plus sincères de santé et de réussite pour les Chefs d'Etat, de Gouvernement et d'Institution que vous représentez ici à Madagascar, ainsi que mes vœux les plus fraternels de bonheur et de prospérité pour vos peuples respectifs.

Ai-je besoin d'ajouter que le peuple Malgache qui est, comme on le sait, fier de son passé et de son originalité, l'est tout autant d'entretenir les meilleures relations de franche coopération avec vos Nations et vos Organisations respectives.

Monsieur le Doyen,

Vous avez cent fois que dis-je mille fois raison quand vous évoquez la vie internationale !

En fait, la situation du monde d'à présent ne laisse pas de nous inquiéter. Tous les motifs d'espoir générés par la formidable avancée de la science, de la technique et de la technologie semblent immédiatement et irrémédiablement neutralisés, voire annihilés, par les dangers et les tragédies qu'ils engendrent ipso facto.

Notre civilisation actuelle risque de disparaître comme toutes les autres civilisations antiques si la sagesse et le bon sens humains ne prennent pas le dessus.

En effet, toutes ces découvertes donnent le vertige, en ce sens qu'elles ont la même possibilité potentielle de servir et de soulager que de nuire et de détruire l'humanité tout entière.

Tout médicament est un poison potentiel : c'est patent. Un même remède peut aussi bien servir à guérir un malade qu'à l'euthanasie ou à le tuer.

L'Internet, ce formidable outil de communication, nous interpelle chaque jour car, à côté de ses bienfaits et de ses avantages, il sert également à la dépravation des mœurs, et c'est un scandale permanent pour nous autres, originaires du tiers monde, de voir ces internautes

pédophiles qui nous agressent comme autant d'attentats à la pudeur quotidiens !

Tout se passe comme si nous autres être humains assistions impuissants à cette accélération étourdissante de l'histoire, des découvertes et des avancées techniques et technologiques.

Nous apparaissions comme des lilliputiens devant les progrès de notre propre science et de notre technique qui, au lieu de nous servir, semblent plutôt nous asservir.

Tout se passe comme s'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil mutatis mutandis.

L'on assiste à une espèce de palingénésie apériodique. Notre société, notre civilisation semblent insuffisamment préparées à digérer toutes ces avancées phénoménales.

Les sciences morales qui ont fait l'honneur et la grandeur de notre civilisation paraissent dépassées par ces événements, produits de notre propre intelligence.

J'ai l'habitude d'interpeller les aréopages internationaux en avançant que, si nous ne voulons pas être victimes de nos propres inventions que nous ne maîtrisons pas, il nous faut imaginer une sorte

d'ergonomie nouvelle qui adapte, non pas la machine à l'homme, mais la science et la technologie à l'homme du 21<sup>ème</sup> siècle.

Car, «à quoi sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à y perdre son âme ? »

Comme il ne semble, ni possible, ni souhaitable d'arrêter les progrès de la science et de la technologie, il faut les adapter à l'intérêt supérieur de l'homme qui est le référentiel.

Les événements, les découvertes, qui repétrissent le monde d'aujourd'hui, doivent être maîtrisés par les garde-fous de l'éthique internationale.

Encore faut-il que cette éthique internationale soit le fait de tous les membres de l'Organisation des Nations Unies dont vous avez parlé tantôt. Car l'assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies ne semble pas être l'organe suprême de décision de notre auguste Organisation, à l'inverse de l'assemblée générale d'une société ou d'une entreprise. Notre assemblée générale semble être l'otage du golden share des membres permanents du Conseil de Sécurité avec ce fameux droit de veto ;

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Ne vous méprenez par surtout sur le sens de mes paroles. Je ne porte pas un jugement de valeur définitif sur l'existence de ce droit de veto.

Faites comme si je soliloquais ; c'est une question qui se pose et je la pose, voilà tout.

Et après tout, le droit de veto est peut-être un mal nécessaire, comme l'accélération vertigineuse des découvertes scientifiques, techniques et technologiques, car il n'est pas possible d'enchaîner la science, comme on l'a fait jadis pour Prométhée qui a été enchaîné pour avoir donné le feu aux hommes.

Une juste et équitable répartition des sièges permanents, donc des droits de veto, est peut-être une piste qu'il faut approfondir...

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Nous ne sommes pas ici à New York, mais à Madagascar. Aussi, si cela vous agrée, je vais parler un peu de Madagascar, mais à ma façon, pour vous donner peut-être un nouvel éclairage sur l'histoire de ce pays.

Parlons donc un peu de Madagascar.

Un octogénaire plantait ! Passe encore de bâtir ou de construire !  
Mais non, il plantait – Vous vous rendez compte, il plantait à cet âge !

Mais espère-t-il donc vivre encore 30 ans ou 40 ans pour récolter les fruits de ses arbres ? Je n'ai rien inventé, ce n'est que du plagiat. Ceci est de la Fontaine, honnêtement, tiré d'une Fable de la Fontaine. Souffrez que je la cite en entier pour nos élèves Malgaches, vous comprendrez, pourquoi dans quelques minutes :

### **LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES**

Un octogénaire plantait,

“Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge ! ”

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;

Assurément, il radotait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

- Il ne convient pas à vous-mêmes,  
Repartit le vieillard. Tout établissement  
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes  
De vos jours et des miens se joue également.  
Nos termes sont pareils par leur courte durée.  
Qui de nous de clartés de la voûte azurée  
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment  
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?  
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.  
Eh bien ! défendez-vous au sage  
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?  
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :  
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;  
Je puis enfin compter l'aurore  
Plus d'une fois sur vos tombeaux.  
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux  
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;  
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
Dans les emplois de Mars servant la République,  
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;  
Le troisième tomba d'un arbre  
Que lui-même il voulut enter ;  
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre  
Ce que je viens de raconter. C'est profond.

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Je me reconnais un peu dans ce vieillard. Nous venons d'entamer la mise en place décisive des Provinces Autonomes. Eh bien ! Sachez que l'autonomie des Provinces n'est, ni le résultat, ni le fruit d'une parthénogenèse. Non ! Elle est le fruit d'une parturition normale à l'échelle de la vie d'une Nation. Nous y avons pensé dès 1975 !

Je suis, depuis toujours, un humaniste écologique, dans mon subconscient, peut-être et je le suis. Et j'essaie toujours de voir loin, d'envisager les choses dans le long terme.

En 1975, j'ai eu l'heur d'écrire que les grandes puissances de l'an 2000 seront les pays qui peuvent nourrir leurs habitants et exporter le surplus aux autres et que Madagascar devait assurer son autosuffisance alimentaire.

Malheureusement, les péripéties de l'histoire et les vicissitudes de la politique et des événements ne m'ont pas permis de mener l'entreprise jusqu'à son terme.

Après mon retour au pouvoir en 1997, comme c'était mon rôle et mon devoir de le faire, j'ai proposé aux Malgaches la route à suivre pour assurer un développement autocentré, harmonieux et équilibré de la Nation, et ce, par la voie la plus démocratique qui soit, c'est-à-dire, par



référendum, et j'ai bien pris soin de ne pas participer à la campagne électorale pour laisser le libre choix au peuple Malgache.

Le résultat, vous le connaissez.

Du moment que la Nation a choisi, la route du Gouvernement est tracée, l'essentiel est de garder le cap malgré les sirènes de ceux qui veulent qu'on virât Lof pour Lof.

La route est longue, parsemée d'embûches, de hauts-fonds et de traverses, mais elle vaut la peine, elle est noble ! Car au bout, il y a un havre de paix, de stabilité et de solidarité qu'on appelle : les Provinces Autonomes.

A l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle, nous ne pouvons plus nous permettre de vivre dans le colbertisme centralisateur à outrance, alors que les Français eux-mêmes ont abandonné cette voie.

Si les Provinces Autonomes imaginées, conçues, il y a 25 ans sont nées, c'est qu'elles sont arrivées à maturité et parce que les circonstances sont arrivées à maturation !

Humaniste, je l'étais, je le suis et je le serai et, par conséquent, écologiste, je le suis et je le serai. Car je voudrais ardemment, au jusant

de ma vie, laisser aux générations futures un pays meilleur que celui que j'ai connu.

Je voudrais laisser à mes petits-neveux, à mes petits enfants un pays dont la flore et la faune sont uniques au monde, un pays intact, riche et prospère.

Et j'aimerais citer Luther qui disait : « Et même si la fin du monde devait survenir demain, aujourd'hui je planterai quand même un pommier ».

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

On a tellement dit des contrevérités sur Madagascar, on a tellement calomnié et diabolisé le Président RATSIRAKA, le Communiste, le Dictateur, l'Amiral rouge que ce que je vais vous dire maintenant risque peut-être de vous surprendre.

On a dit que c'est moi qui ai mené ce pays à la ruine. Que c'est moi qui suis à l'origine de la Malgachisation à outrance dans l'enseignement, à cause de ma francophobie viscérale ! etc...

La belle affaire ! Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage ! Bien évidemment, qui s'excuse s'accuse, dit-on !

Aussi, je ne cherche pas d'alibi mais, au nom de la vérité historique, je me dois de vous révéler les faits.

D'ailleurs, l'idée m'en est venue, il y a une semaine, quand une fois n'est pas coutume, j'ai entendu une émission à peu près objective sur Madagascar dans une radio étrangère.

Il s'agit d'une émission sur l'Université d'Antananarivo. Et l'on a interviewé le professeur Edmond RAZAFINDRAKOTO, surnommé le disque dur de l'Université de « Tana », puisqu'il est un témoin privilégié ayant assisté à la naissance de cette Université en 1963 avec Monsieur Jean Foyer, selon le journaliste qui a fait l'interview.

Et le professeur de sciences expérimentales de déclarer :

« En mai 1972, les troubles ont éclaté, les révolutionnaires ont tout saccagé, vandalisé jusqu'à la pendule. Le sentiment anti-Français était tel que les « révolutionnaires » ont enlevé la plaque « Université Charles de GAULLE », car c'était le nom de cette Université à cette époque. Les étudiants géraient l'Université, c'était une véritable cour des miracles ;

on y trouvait une boucherie, une boutique de cordonniers, un salon de coiffure. Sic. Je cite. Ce n'est pas moi qui parle.

Le mot d'ordre était au tout Malgache : Il fallait malgachiser l'enseignement et utiliser la seule langue malgache comme langue d'enseignement. C'était un véritable assassinat intellectuel. Je cite toujours. Sic.

« J'avais le cœur qui saignait à la vue de ce spectacle désolant », continuait le professeur ; « C'était une catastrophe. On a chassé tous les enseignants qui ne parlaient pas Malgache. Comme aucun d'entre eux ne parlait le Malgache, ils étaient 112, obligés de déguerpir ».

« Or, les enseignants malgaches ne savaient pas enseigner en Malgache. Les manuels n'étaient pas prêts. La malgachisation à outrance, le tout Malgache était une véritable tragédie nationale ». Je cite toujours.

« Or, en mai 1972, un certain Capitaine de Corvette nommé Didier RATSIRAKA n'était même pas à Madagascar. Il terminait l'école supérieure de guerre navale et il était attaché militaire à Paris auprès de l'Ambassade de Madagascar. Il n'était pas le Docteur Jekyll and Mister Hyde, il ne pouvait pas être à deux endroits à la fois ».

« Par la suite, poursuit le professeur RAZAFINDRAKOTO, on est revenu en 1991 tout aussi brutalement vers l'enseignement en Français.

Et les enseignants n'étaient pas prêts non plus, encore moins les étudiants qui eux ne maîtrisaient ni le Français, ni le Malgache ! C'est terrible. On paie encore aujourd'hui les conséquences de ces deux événements ». Et le professeur de conclure : « j'ai dû cette année refuser 5 thèses de DEA sur 9 pour français incompréhensible ».

Ce que le professeur ne savait point, ce que le professeur ignorait, peut-être, c'est que cette chienlit, ce bouleversement, ce trouble qui sont nés à l'Université d'Antananarivo, n'étaient pas le seul fait des Malgaches. Les enseignants français de l'époque n'y étaient pas pour rien.

Excellences Mesdames et Messieurs,

Mon intention n'est point de porter un jugement sur le bien-fondé des options des uns et des autres mais de rétablir les faits pour que l'on ne puisse plus vous induire en erreur.

Pour mes adversaires du dedans comme ceux du dehors, tout se passe comme si entre 1960 et 2001, il n'y avait eu que misère, pauvreté

et régression et qu'il n'y a eu qu'un seul Président responsable de tout cela et qui s'appelle : l'Amiral rouge, Didier RATSIRAKA.

On oublie les autres. J'assume tout ce qui a été fait sous mon régime. Parce que j'étais à la tête du Pays, j'assume. Mais, qu'on ne me mette pas sur le dos tous les péchés d'Israël. Je vous en prie.

Or, rappelé d'urgence à Antananarivo, ayant terminé l'école de guerre en Avril 1972, l'on m'a nommé Ministre des Affaires Etrangères en Juin 1972. Le Général RAMANANTSOA, qui a succédé au Président TSIRANANA, était obligé de supprimer le Français à la Radio et à la Télévision nationales Malgaches.

Toutes les nouvelles, toutes les émissions devaient être données et réalisées en Malgache (sauf pour les lettres de créance). Je le sais car j'étais Ministre des Affaires Etrangères.

Je ne suis arrivé au pouvoir, sur insistance du Directoire, qu'après l'assassinat malheureux du pauvre Général RATSIMANDRAVA, le 15 juin 1975.

Pour renverser la tendance de cette xénophobie, de cette francophobie, force m'a été de naviguer au plus près.

Je suis arrivé au pouvoir sans mentor étranger et sans parti politique. J'étais obligé de composer avec les partis gauchistes qui ont rempli les murs de la capitale de graffitis du genre :

«Dehors les Français - langue française, langue d'esclave - coopération Française, coopération d'esclavage » en 1972 !

Pour m'imposer, j'ai dû prendre la tête du mouvement nationaliste et j'ai parlé plus haut et plus fort que tout le monde !

Auparavant, je suis allé à l'Université d'Antananarivo avec Madame NGUYEN THI BINH, Ministre des Affaires Etrangères du Sud-Vietnam à l'époque et là comme plus tard, à Diégo Suarez et Tamatave, mon discours était toujours le même sans palinodie.

Madame NGUYEN THI BINH avait montré aux étudiants un peigne. Elle a demandé aux étudiants : « savez-vous avec quoi on a fait ce peigne ? ». Les étudiants ne savaient pas et elle a dit : « Avec l'aileron d'un F16 américain abattu par le Viêt-cong ».

Donc, Madame NGUYEN THI BINH vous a démontré, dis-je, que le Viêt-cong n'avait pas beaucoup d'armes mais il utilisait les armes prises chez l'ennemi américain à l'époque. Si vous considérez que les Français sont vos adversaires, écoutez ceci : « La meilleure façon de

battre un adversaire, c'est d'apprendre à mieux le connaître. Et la meilleure façon de connaître un adversaire, c'est d'apprendre sa langue, donc sa mentalité ». Voilà mon discours auprès des étudiants.

Bien sûr, j'étais là quand on a fait la malgachisation à outrance. J'ai dû suivre le mouvement. Mais, j'assume ; j'assume.

Vous luttez contre le néocolonialisme Français et l'impérialisme américain. Eh ! Bien, apprenez leurs langues, apprenez au moins 2 langues étrangères. Faites comme moi, j'ai appris le Français, l'Anglais, l'Espagnol et j'ai commencé à apprendre le Russe.

« Ce n'est pas parce que vous parlez Malgache que vous êtes plus patriotes ou plus nationalistes que moi », disais-je.

D'ailleurs, bien que je n'en aie fait qu'une heure de Malgache par semaine au Collège Saint Michel avec le professeur RAJEMISA et ce, pendant 2 ans et demi, il n'est pas du tout évident, il n'est pas du tout prouvé que vous parlez Malgache mieux que moi, loin s'en faut !

En tout état de cause, je suis Officier de marine et je n'ai pas de leçon de patriotisme ou de nationalisme à recevoir de quiconque.



En un mot comme en cent, j'étais partisan du trilinguisme et je n'avais aucun complexe à ce sujet. C'est ainsi que j'ai remis le Français et même l'Anglais à l'honneur à la Radio et à la Télévision. Et c'est moi qui ai fait venir l'Antenne 2 à Madagascar.

C'est ainsi que nous avons envoyé, sous mon régime, des étudiants à l'étranger, que ce soit dans l'ex-Union Soviétique, en Roumanie, en Grande Bretagne, aux Etats-Unis, en France, en Espagne, au Canada, etc... C'est ce qu'avaient fait les Japonais pendant l'ère Meiji. Vous connaissez le résultat de l'ère Meiji ? L'ère Meiji a fait que le Japon est aujourd'hui l'une des plus grandes puissances économiques du monde. Prenez-en de la graine, mes chers compatriotes Malgaches.

Voilà la vérité historique que je me devais de vous livrer car, après plus de 20 ans passé à la tête de l'Etat, je dois commencer à faire le bilan.

Oui, octogénaire, je le suis car les années passées au pouvoir comptent double.

Oui, octogénaire, je plante des arbres et je travaille pour les générations futures.

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Si j'ai cité sciemment ces dates : 1972, 1991, 2001, c'est qu'il y a un dénominateur commun à ces dates.

Dès l'instant que les choses vont un peu mieux à Madagascar, le démon de la division et de la destruction vient toujours, que ce soit en 72, en 91 et maintenant, Dieu nous plaise, en 2001. Aussi, je prie le Ciel, je prie l'Eternel, béni soit-il, pour qu'on ne revive plus ce genre de tragédie. Ce n'est pas dans l'intérêt du peuple Malgache. Ce n'est pas dans l'intérêt des relations de coopération avec nos amis.

Il y a aussi un autre dénominateur commun que vous ne soupçonnez, peut-être. Je disais tout à l'heure que les enseignants étrangers de l'Université d'Antananarivo en 1972, n'étaient pas pour rien dans ces événements. Et les étrangers n'étaient pas pour rien dans les événements de 1991. Je pèse mes mots. En tout cas, c'est mon avis et je le partage.

Et, aujourd'hui encore, certains étrangers essayent de me donner des leçons. Certains étrangers essayent de s'immiscer dans les affaires intérieures de notre Pays.

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Je vous demande et je vous prie instamment de dire à vos compatriotes et à vos ressortissants de considérer le peuple Malgache, après 40 ans d'indépendance, comme un peuple adulte.

Les résultats macro-économiques globaux :

- 5% de taux de croissance en termes réels par rapport au PIB ;
- 10% d'inflation ;
- Taux de pression fiscale, un peu moins de 12%, encore faible mais en progression constante
- L'effacement des services de la dette, donc de la dette, 50 à 60 millions de dollars par an disponibles pour développer le pays.

Tout ceci nous autorise à être optimiste quant au résultat final. Une croissance d'environ 6,5%, même 7% et une inflation maîtrisée à 5% en fin 2001 ne sont plus du domaine de l'utopie ou du rêve. C'est la réalité. Et nous devons faire mieux, ensemble.

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

C'est ici le lieu et le moment de remercier toutes celles et tous ceux qui nous ont aidés à obtenir ces résultats, certes encore modestes, mais néanmoins prometteurs, qu'ils soient étrangers ou Malgaches.

Je remercie tous les pays amis, tous les bailleurs de fonds qui nous ont accompagnés le long de ce dur chemin.

Que le Dieu Tout Puissant, béni-soit-il, vous protège et vous aide.

Monsieur le Doyen,

Excellences Mesdames et Messieurs,

Vous avez mentionné tantôt et à juste titre que la paix, la stabilité et la justice sont nécessaires dans les relations internationales. Voilà un ternaire incontournable et nécessaire si l'on veut aboutir à quelque chose de solide, de fécond et de durable, que ce soit dans les relations internationales ou dans la vie d'une Nation ou dans la vie d'un couple.

Les Américains, les Israéliens et les Palestiniens ont voulu ramener la paix et la stabilité au Proche Orient. Ils ont choisi une date hautement symbolique pour ce faire. C'était le 25 Kislev, début des 8 jours de HANOUKKA, qui commémore le miracle de la fiole d'huile chez les Juifs, qui coïncide avec le LAIALATUL AL KADR des Musulmans –

jour de miracles aussi et qui coïncide aussi avec la naissance du CHRIST.

Malheureusement, la volonté des dirigeants ne suffit pas quand la politique politicienne, ethnique, raciste et religieuse s'en mêle.

Aussi, je souhaite que cette année 2001, début du 21<sup>ème</sup> siècle et du 3<sup>ème</sup> millénaire soit plus propice à la paix, à la stabilité, à la justice et au progrès du monde, en général, et de l'Afrique, en particulier.

Vive la paix,

Vive la coopération entre les Nations,

SPASSIBA BOLCHOIE.